

BUSBECQ (*Ogier Ghislain*), (Chevalier de), Diplomate (Commines, 1522 - Saint-Germain, près de Rouen, France, 28.10. 1592). Fils de Georges Ghislain et de Hespel, Catherine.

Encore un Belge connu à l'étranger bien mieux que dans son pays natal. Tant que dura l'Empire Ottoman, c'est-à-dire plus de trois siècles après sa mort, toutes les chancelleries du monde recommandaient la lecture de ses Lettres aux diplomates en partance pour la Sublime Porte, tant il avait scruté les réalités profondes et permanentes de la politique des sultans.

Busbecq était enfant naturel mais son père, émerveillé de son intelligence, lui fit recevoir la meilleure éducation possible et obtint en 1540 sa légitimation de Charles Quint, souverain d'ailleurs habitué à cet exercice de son pouvoir. Le jeune homme avait étudié à Louvain avant de fréquenter certains humanistes de France et d'Italie et il parlait flamand, français, latin, grec, allemand et anglais, en attendant d'apprendre l'esclavon. Ses aptitudes attirèrent sur lui l'attention de Ferdinand I^{er} (1503-1564), frère de Charles Quint, roi de Bohême et de Hongrie, déjà promis à la couronne impériale qu'il devait ceindre en 1558.

En 1554, à l'âge de trente-deux ans, Busbecq participa à la mission envoyée à Londres par Ferdinand pour féliciter Marie Tudor de son mariage avec le roi d'Espagne Philippe II et le 3 novembre de la même année, il était invité à se rendre à Vienne, peut-être sur la recommandation de Jean Vander Aa, conseiller du roi. Une offre aussi dangereuse que flatteuse l'y attendait. Ferdinand I^{er} avait cherché en vain à obtenir de Soliman le Magnifique (1495-1566) son assentiment à l'annexion de la Transylvanie, offerte à la Hongrie par la veuve de son dernier prince. Busbecq se sentait-il capable de réussir là où un diplomate chevronné avait échoué ? Il avait douze jours pour non seulement répondre mais aussi se mettre en route. Ayant accepté cette offre, Busbecq arriva à Constantinople le 20 janvier 1555, après une chevauchée en plein hiver dans les neiges des Balkans qui était par elle-même un exploit. Or, Soliman était en campagne contre les Persans. Busbecq n'hésita pas à reprendre sa chevauchée et le 7 avril suivant, après avoir parcouru près de sept cent cinquante kilomètres à travers l'Asie Mineure, il trouvait le sultan à Amasia, l'antique capitale du Pont. Soliman était à la fois au faite de la gloire et au comble du désespoir car la célèbre Roxelane (?-1561) l'avait poussé par ses calomnies à faire étrangler Mustapha, son fils favori, celui-là même qu'il avait cru seul capable de défendre les marches de l'Empire Ottoman. L'ambassadeur ne put tirer du malheureux père qu'un seul mot sans cesse répété : « Giuzel ! Giuzel ! » (bien ! bien !). Il n'avait plus qu'à rentrer à Vienne.

Déjà au cours de cette randonnée, Busbecq avait eu la présence d'esprit de commencer les recherches qui devaient contribuer à l'avancement d'un nombre incroyable de sciences. A Ankara surtout, l'antique Ancyre, il avait comblé un grand rêve des humanistes de la Renaissance en retrouvant — cachée derrière une maison turque qui lui était accolée — le mur du monument où était gravé le récit officiel des exploits de l'empereur Auguste.

A Vienne, ce fut d'abord la consternation et Ferdinand s'en ouvrit à Charles Quint dans une lettre écrite en français. Il y confirmait néanmoins sa confiance en « Bousbeek » et de fait, l'ambassadeur repartit pour Constantinople dès novembre 1555, bien décidé à y rester le temps qu'il faudrait pour obtenir satisfaction. Il y réussit après six ans d'efforts au cours desquels il connut la prison et vit son voisinage ravagé par la peste qui emporta son compatriote, le docteur Guillaume Quackelbeen, de Courtrai, en 1561. Il connut de multiples tribula-

tions, dues moins à l'hostilité des Turcs qu'à celle de l'ambassadeur de France, qui voyait en Busbecq un dangereux espion espagnol. Et rien de tout cela ne l'empêchait d'enrichir ses collections : des centaines d'inscriptions et de médailles grecques, des dessins sur tous les sujets, notamment des animaux mal connus en Europe, des semences de plantes qui allaient ajouter à sa beauté : le marronnier d'Inde, le lilas, la tulipe, sans oublier la linguistique. Il rédigea une grammaire turque et le seul essai connu sur le langage de ces Goths de Crimée que Rubruquis avait visités quatre siècles auparavant. Il avait été ravi de pouvoir s'entretenir en flamand avec deux d'entre eux, venus présenter l'hommage de leur nation à la Sublime Porte. Les mots retenus par le professeur Van Bree suffiront à montrer l'intérêt de cette découverte : « schlipen » pour « slapen », « reghen » pour « regen », « schuester » pour « zuster », « singhen » pour « zingen », « oeghen » pour « oogen ».

Soliman une fois conquis, Busbecq en obtint un traité avantageux et même des faveurs telles que la libération de trois capitaines de vaisseau espagnols réclamés par le roi de France. L'ambassadeur rentra à Vienne, accompagné d'un plénipotentiaire turc d'origine polonaise, Ibrahim Strozzeni, à la fin du mois d'août 1562. Ferdinand, devenu empereur, était à Francfort afin d'assister au couronnement de son fils Maximilien comme roi des Romains, c'est-à-dire en fait comme héritier de l'empire. Prié de garder à Vienne son compagnon que tout le monde soupçonnait d'être un espion, Busbecq remporta un nouveau succès en faisant comprendre à son souverain que si tel était le cas, il avait intérêt à faire étalage de sa puissance en lui faisant parcourir ses Etats.

Devenu l'homme de confiance de la cour de Vienne, Busbecq ne cessa pas d'être chargé de missions dont nous mentionnerons seulement la triste fin. Après avoir veillé dix-sept ans aux intérêts sans cesse menacés par les guerres de religion de l'archiduchesse Isabelle (1534-1592), veuve de Charles IX, roi de France, ce septuagénaire qui avait bravé tant de dangers au cours de cinq mille cinq cents kilomètres de chevauchée à travers les Balkans et l'Anatolie, tomba dans une embuscade tendue par des Ligueurs alors qu'il rentrait au pays natal. Les assaillants s'aperçurent trop tard de leur erreur et Busbecq, transporté au château de Maillot, à Saint-Germain, près de Rouen, ne tarda pas à y succomber.

Les mérites de Busbecq avaient été reconnus par l'octroi de titres de chevalier de Hongrie d'abord, du Saint-Empire ensuite. Au pays natal, il avait décliné l'offre d'une charge au service du duc d'Albe mais un successeur de ce dernier, l'archiduc Albert érigea à titre posthume sa terre en baronnie, ce qui a porté certains auteurs à le décorer lui-même du titre de baron. L'empereur Maximilien II exprima les sentiments de la maison de Habsbourg en écrivant : « Les ambassadeurs flamands sont presque les seuls dont les négociations aient été utiles à l'Empire d'Allemagne ».

Les témoignages privés, qui sont innombrables, reflètent mieux que les hommages officiels les aspects multiples de sa personnalité. L'un des plus curieux est celui de Bayle, oraculé du siècle des Lumières : « Il ne démentit point la bonne opinion que l'on a communément de l'esprit de ceux qui commencent à naître hors du mariage », et le plus précieux celui d'un historiographe officiel français, E. Charrière parlant du « savant belge Busbecq, dont le long séjour en Turquie devait être signalé par des découvertes scientifiques importantes et donner lieu à la publication de ses lettres célèbres sur l'Orient ».

Quelques éditions des lettres de Busbecq : 1581-1582. *Itineraria Constantinopolitana et Amasiana*, Anvers. — 1589. A.G. Busbequii legationis turcicae epistolae quatuor, Paris. — 1630-1631. *Epistolae ad Rodolphum II a Gallia scriptae*, Louvain et Bruxelles. — 1633. *De re militari contra Turcos*, Leyde. — 1740. *Augerii Busbequii omnia quae extant*, Bâle. — etc.

25 novembre 1981.

[J.O.]

J. Comhaire.

Sources : BÄBINGER, F. 1919. *Die Welt des Islams*. Berlin. — BAYLE, P. 1734. *Dictionnaire historique et critique*. 5^e éd., Amsterdam, vol. 2, pp. 209-213. — BULLART, I. 1682. *Académie des Sciences des Arts*, Paris, vol. 1, portrait p. 79. — CHARRIÈRE, E. 1848. *Négociations de la France dans le Levant*, Paris, vol. 2, pp. 715-716 et autres, et notice dans la *Rev. nation. Belg.* de 1844. — DEVLAMINCK, B. 1977. *Complément au dictionnaire étymologique du gotique*, Louvain. — HAMMER-PURSTALL, J. von. 1835-1843. *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris. — HEFFNER *Bull. Acad. r. Belgique*, notice, annexe, pp. 1853-1854. — KRAUSE, W., 1968. *Handbuch des Gotischen*. 3^e éd., Munich. — LANZ, K. 1846. *Correspondenz des Kaisers Karl V. Leipzig*, vol. 3, n° 992, pp. 675-676. — MOMMSIN, T. 1865. *Res gestae divi Augusti, ex monumentis ancyrae et Apolloniensi*, Berlin. — NIBÉRON 1729-1745. *Mémoires*, Paris, vol. 22. — REINACH, S. 1885. *Traité d'épigraphie grecque*, Paris, p. 61. — SAINT-GENOIS (DE) 1846. *Les voyageurs belges*, Bruxelles, vol. 2. — VAN BREE, C. 1977. *Leerboek voor de historische grammatica van het Nederlands met een beknopte grammatica van het Gotisch*, Groningen, p. 28. — VAN DE VELDE, R. 1964. *Het Krimgotisch*, Louvain. — VASSILIEV, A. 1936. *The Goths in the Crimea*, Cambridge, Massachusetts. — Voir aussi notice de Gachard, *Biographie nationale*, 3.